



MÊME SI TU VAS SUR LA LUNE

SORTIE LE 27 MARS

UN FILM DE LAURENT RODRIGUEZ



PRESSE**Rachel Bouillon**

06 74 14 11 84

rachel@rb-presse.fr

DISTRIBUTION**Moonlight Films Distribution**

01 88 33 86 97

contact@moonlight-distribution.com

PRODUCTION**Les Beaux docs - Olivier Wlodarczyk**

06 60 43 01 41

olivier@lesbeauxdocs.fr

Matériel de presse disponible sur
www.moonlight-distribution.com

Durée : 1h33 / Genre : Documentaire
Couleur / Image : Cinemascope 2.39
Son : 5.1 / Année de production : 2023





SYNOPSIS

Sara, Hasan, Ghaith et Khairy ont une vingtaine d'années et sont étudiants à Paris. Arrivés de Syrie, il y a six ans, ils ont le statut de réfugiés. Dans la maison de campagne de leur ami et professeur à l'Université Paris 1, Emmanuel, ils se souviennent de leur vie d'avant, du voyage et des débuts de leur nouvelle vie en France. Sont-ils toujours ceux qu'ils étaient en Syrie ou se sont-ils réinventés avec l'exil ?

ENTRETIEN AVEC LAURENT RODRIGUEZ

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Après une carrière d'ingénieur du son, vous passez à la réalisation. Quelle fut l'étincelle à l'origine de ce projet ? Comment êtes-vous entré en contact avec Emmanuel, Sara, Ghaith, Khairy et Hasan ?

J'ai longtemps travaillé comme ingénieur du son et nourri parallèlement l'envie de réaliser des films, documentaires et fictions. La question de l'exil me travaille, car elle fait partie de mon histoire : je suis fils de réfugié. Mon père est arrivé jeune en France. Mes grands-parents étaient espagnols et ont fui le franquisme.

Il y a une dizaine d'années, j'ai écrit un projet de film documentaire qui parlait de migration, d'exil et d'identité, mais il ne s'est jamais fait. En 2015, avec l'exode massif de Syriens, j'ai été frappé par les représentations qui nous étaient données. On ne montrait que la guerre et le mouvement. Pourtant, les réfugiés ne marchent pas pour toujours. Un jour, ils s'arrêtent quelque part et essaient de reprendre le cours de leur vie.

Comme un écho lointain de l'arrivée de mon père en France, j'ai eu envie de raconter cette partie de la vie d'un réfugié.

J'ai visité plusieurs endroits, dont un centre d'accueil pour demandeurs d'asile, jusqu'au moment où l'on m'a parlé de ce programme d'apprentissage du français à destination des réfugiés à l'Université Paris I Panthéon Sorbonne.

Lorsque j'y suis allé, en janvier 2016, le déclic s'est produit. J'ai rencontré Emmanuel, les enseignants et étudiants de la première promotion de ce programme. J'y ai vu une effervescence, un bouillonnement.

Il y avait l'énergie et la soif de vivre de ces étudiants, mais aussi l'implication et l'engagement des enseignants et de l'université. Il se passait quelque chose. En juin, je me suis rendu au test de français de la deuxième promotion et c'est là que j'ai fait la connaissance de Sara, Ghaith, Khairy et Hasan.

Malgré l'épreuve que traversent vos personnages en situation d'exil, un climat apaisé, joyeux, règne dans votre film. N'est-ce pas lié au fait que vous filmez une vraie rencontre, une histoire d'amitié entre ces quatre jeunes Syriens, Emmanuel, le coordinateur du programme de la Sorbonne, et vous-même ?

J'ai cherché à donner l'impression au spectateur qu'il rencontrait Sara, Hasan, Khairy et Ghaith, qu'il passait le week-end avec eux. À l'époque les Syriens étaient désignés comme des « migrants ». À mon sens, ce terme véhiculait l'image d'une masse anonyme qui fuyait ; il déshumanisait ces femmes et ces hommes qui venaient en Europe demander l'asile. Il y a eu près de quatre millions de Syriens déplacés, quatre millions de vies ont été bouleversées, quatre millions d'histoires.

Leur amitié s'est bâtie progressivement. Sara, Ghaith, Hasan et Khairy viennent de quatre villes différentes en Syrie et se sont rencontrés à Paris I. Ils ont appris le français dans les mêmes classes et se sont rapprochés autour de la musique de Khairy, en tournant les clips de ses chansons, par exemple. Le film a aussi contribué à créer du lien entre eux.

Dès nos premiers échanges, je leur ai dit que je voulais faire un film « avec » eux, pas un film « sur » eux. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble, beaucoup parlé, beaucoup réfléchi. Un lien très fort s'est ainsi tissé entre nous. Progressivement, s'est installée l'idée qu'ils participeraient directement à la fabrication du film. Khairy a contribué à la musique, Ghaith a traduit les séquences en arabe, et Sara a réalisé les animations. Le tournage s'est étalé sur six ans.

Au-delà de leurs personnalités et de leur joie de vivre, je crois que c'est tout cela qui donne cette chaleur au film.

L'écoute, la convivialité autour des repas partagés sont centrales dans votre film et le rendent chaleureux. Cela est aussi lié à votre personnalité et à celle d'Emmanuel, qui semble très engagé auprès de ces jeunes.

L'écoute est un peu intensifiée par le dispositif, même si Emmanuel est comme ça dans la vie et si chacun a su rester naturel en présence de la caméra. Emmanuel est vraiment ce que Boris Cyrulnik appelle « un tuteur de résilience ». Il est bien davantage que le coordinateur du programme de la Sorbonne ou leur professeur. Avant que je tourne, Ghaith, Khairy et Hasan ont passé des week-ends dans sa maison. Emmanuel s'est beaucoup occupé d'eux. Quand le programme a été créé, il enseignait l'anglais et le Français Langue Étrangère à Paris I. L'université lui a proposé de coordonner ce programme. Emmanuel s'est beaucoup investi pour aider les étudiants à se loger et à gérer quantité de questions administratives, soit à aller bien au-delà de sa fonction d'enseignant et de coordinateur. Un élan formidable a eu lieu dans ce département de l'Université Paris I. Aujourd'hui, ce programme n'existe plus. Emmanuel a créé un diplôme universitaire destiné aux étudiants réfugiés.

Quant à la cuisine, c'est un élément important du film qui repose sur une réalité documentaire. Les week-ends chez Emmanuel se passent souvent comme celui du film.

J'ai choisi de filmer ces moments-là parce que j'aime la circulation de la parole autour d'une table où l'on mange. On ne parle pas de la même manière que debout ou dans un salon. Le fait de partager un repas n'est pas anodin. Cela met dans une certaine disposition. On ne partage pas seulement des plats. Beaucoup de petits gestes lors de ces moments dévoilent les personnalités. Tout cela est très vivant. Et pour le spectateur, cela ravive des souvenirs de moments partagés et suscite l'empathie. On sent leur jeunesse, leur énergie et cette joie qu'ils gardent malgré les traumatismes ou les difficultés.

Dans ce contexte convivial se déploie une pensée autour de l'exil, de l'identité, de la liberté... Se raconte cette sensation, pour ces réfugiés, d'être « accrochés entre deux espaces ». Le film s'achève sur ces mots : « entre-deux ».

Au début du film, ils sont réfugiés, et à la fin, ils deviennent exilés.

Ils passent par des étapes qui les mènent progressivement à une forme d'acceptation de cette identité transformée par les événements auxquels ils ont dû s'adapter. Comme l'écrit Dina Nayeri, une écrivaine iranienne réfugiée aux États-Unis, dans son très beau livre *Faiseurs d'histoires* : « La fuite marque le premier jour de la vie d'un réfugié. C'est une plongée dans le brouillard, l'autodafé d'une ancienne vie, l'assassinat d'une vieille identité. » Sara, Ghaith, Hasan et Khairy racontent leurs parcours et leurs émotions au cours de ce processus, de l'envie de faire pousser des racines aussi fortes en France qu'en Syrie à l'acceptation de cette dualité : ils ne se sentent ni tout à fait syriens, ni tout à fait français.

Sara dit aussi : « Il y a quelque chose de très excitant à vivre tout ça ».

« Peut-on changer ? » « Peut-on s'arracher aux déterminismes que nous subissons ? » Ce sont des questions qui m'obsèdent.

En observant Sara, Khairy, Ghaith et Hasan, je me suis beaucoup interrogé sur la notion d'identité : ceux qu'ils étaient en Syrie seront-ils les mêmes en France, où tous les repères sont autres ? Vont-ils se réinventer ? Hasan m'a dit avoir rencontré un Hasan différent de celui qu'il était en Syrie. Sara, elle, pense qu'elle aurait eu une vie tout autre si elle n'était pas partie. Tous ont transformé cette catastrophe en possibilité de choix, en renaissance. Ce sont des exemples de résilience.

Comment ont-il évolué tout au long de ces six années où vous les avez suivis ?

Il y a eu plusieurs étapes. Les deux premières années sont une phase d'excitation intense, lors de laquelle ils récupèrent un peu de sécurité et de sérénité. Ils ne vivent plus avec la peur de la police ni avec la vue de la fumée constante à l'horizon. Il leur faut apprendre le français, découvrir de nouveaux codes, de nouveaux usages.

Par exemple, en Syrie, les hommes font la bise aux garçons et serrent la main aux femmes, ce qui les a beaucoup perturbés au début. Vivre dans une autre langue est épuisant et les mobilise totalement. Au bout de trois ans, alors qu'ils parlent et écrivent le français et ont intégré les codes sociaux, tous ont traversé une période difficile, car c'est le moment où beaucoup de questionnements refont surface, parmi lesquels celui de leur identité et le sentiment de culpabilité vis-à-vis de ceux qui sont restés dans leur pays. Ils réalisent aussi qu'il leur est impossible de revenir en Syrie, ce qui est très violent.

Obtenir le statut de réfugié politique, c'est être placé sous la protection de la France. Cela signifie que l'État français reconnaît officiellement que vous courez un grand danger dans votre pays d'origine. Logiquement, vous ne pourrez plus y retourner tant que vous aurez ce statut. Puis, la question de la double identité et l'acceptation, enfin, s'installent. Aujourd'hui, ils avancent dans la vie, en équilibre dans cet entre-deux décrit par Sara à la fin du film.



Dans le hors-champ du film se tiennent les familles de chacun. Par la force des choses, leurs relations à leurs proches changent.

Ce sont les mères qui sont venues en France. Les pères sont restés en Syrie. Et, bien sûr, leurs relations à leurs familles ont évolué. À vingt ans, en particulier, le rapport aux ascendants est une question majeure. Comment se positionner, se définir, se confronter lorsqu'on est éloigné des siens ? Ghaith, par exemple, évoque le fait qu'il se sent très loin de son père et pas uniquement sur le plan géographique. Chacun, à sa manière, a bousculé les codes et les traditions familiales. Sara en choisissant d'être artiste, Ghaith en imposant ses choix à sa mère et Hasan en s'éloignant de la religion. Khairy est plus âgé. Toute sa famille est réfugiée au Brésil. Il ne l'a pas revue depuis bientôt dix ans.

Pourquoi ce choix de tresser la couleur au noir et blanc, et les prises de vues réelles aux images animées ?

Lorsque j'ai rencontré ces quatre jeunes, nos premières conversations ont eu lieu en anglais. J'ai compris qu'il me fallait leur laisser le temps d'atterrir et d'apprendre le français, et j'étais très intéressé à l'idée d'observer cet apprentissage et cette identité en fusion. Hasan et Sara sont passés par la Turquie. Il leur a fallu trois mois pour arriver en France. Je ne pouvais pas me précipiter et les questionner tout de suite. L'idée m'est donc venue de les faire parler de leur histoire a posteriori et d'organiser un week-end à la campagne chez Emmanuel pour le film. Par ailleurs, je ne voulais pas uniquement filmer la parole.

J'ai rapidement eu l'idée de traiter les souvenirs en Syrie sous forme d'images animées. Il se trouve que Sara a choisi d'étudier l'animation aux Arts déco et que nous avons eu envie ensemble qu'elle réalise cette partie-là du film.

Quant au noir et blanc et à la couleur, c'était une façon pour moi de faire écho à la sédimentation de la mémoire, au fait que ces souvenirs étaient susceptibles de se dissoudre dans le temps. Les premiers mois, j'ai senti que les peurs et les dangers du voyage étaient très vifs. Ils étaient des Syriens déracinés, même pas encore des réfugiés. Et puis, j'ai vu le temps progressivement délayer ces souvenirs, les enfouir sous d'autres événements. Ils ont réussi des examens, sont tombés amoureux, ont rencontré de nouveaux amis... On se définit beaucoup par ses souvenirs et je voulais que lors de ce week-end, ils se rappellent leur passé ensemble. La couleur et le noir et blanc restituent ces sauts dans le temps, et l'animation est, elle, une sorte de noir et blanc intensifié. Ces séquences évoquent aussi comment le temps et notre subjectivité peuvent déformer notre passé. Cette distorsion de la réalité m'intéresse beaucoup.

Quels étaient vos partis pris esthétiques ? Vous mettez, par exemple, les visages de vos personnages en valeur.

Ce qui était troublant, c'est qu'ils ont tous beaucoup changé physiquement au fil des ans et que, dans certains plans tournés les premières années, on peine presque à les reconnaître. Le propre frère jumeau de Sara lui a fait remarquer que sa démarche s'était modifiée depuis leur arrivée en France. Sara dit qu'elle ressent le déracinement jusque dans son corps. J'ai eu envie de filmer les visages en gros plan pour renforcer la proximité, presque la complicité entre le spectateur et les personnages.

Quand un ami vous confie son histoire, vous le regardez dans les yeux. J'ai été très touché au tournage, puis au montage en découvrant les images. J'ai vraiment eu la sensation que leurs questionnements et les bouleversements qu'ils vivaient pouvaient se lire dans leurs yeux, dans les nouveaux mouvements que prenaient leurs traits.

Comment avez-vous travaillé aux voix off du film ?

Les voix off sont très importantes. Dans cette dimension de rencontre que je voulais provoquer entre le spectateur et ces quatre jeunes, il me fallait créer une proximité, en donnant l'impression qu'on pénètre, pas à pas, en profondeur dans le passé des personnages. Cette voix off est liée à l'idée de la confiance et à celle de la subjectivité, de la dimension intérieure. Ce qui m'importait, c'était le regard de chacun sur ses souvenirs. Nous avons enregistré ces voix off en studio, pour qu'elles aient une texture et une dimension intérieure particulières.

Et la musique ?

J'ai commencé par parler de la musique avec Khairy, qui a participé au premier album de rap en Syrie avant la révolution. C'est une musique de contestation importante, mais nous étions d'accord sur le fait qu'elle ne pouvait pas habiter tout le film. Nous avons écouté plein de musiciens différents ensemble et Khairy m'a fait découvrir Mohamed Najem, un clarinettiste et joueur de naï palestinien, qui m'a beaucoup plu. Je l'ai rencontré et lui ai parlé du film. En tant que Palestinien, il a été sensible à ma démarche et a accepté de travailler avec Khairy sur la musique. Je voulais aussi que la musique soit un autre espace, plus discret, où se racontent les personnalités et l'histoire de chacun.

Comment avez-vous travaillé au montage et trouvé la pulsation du film ?

La pulsation s'est beaucoup construite autour de cette chronologie du week-end et devait restituer la manière dont le passé fait parfois irruption brutalement dans le présent. Je voulais qu'avec l'énergie de leurs vingt ans, avec ces allers et retours entre les époques, quelque chose de musical se dégage du montage. Cette étape de la fabrication du film a été cruciale. La monteuse, Delphine Rodriguez Lorenzi, qui est aussi ma femme, a fait un travail remarquable. Ensemble, nous avons le sentiment d'écrire une partition dans laquelle les silences comptent autant si ce n'est plus que les notes. Nous avons toujours eu à l'esprit la respiration du spectateur. Nous avons souhaité que son voyage, à travers les différentes temporalités, soit le plus fluide possible.

Le titre reprend un dialogue du film.

Le titre est une phrase de Ghaith. J'ai construit les voix off à partir des entretiens que nous avons enregistrés en studio. Au cours de l'une de ces séances, pour m'expliquer que la Syrie serait toujours en lui, il m'a dit : « Tu ne peux pas t'enfuir de ton passé. Tu ne peux pas tout quitter. Ça va te suivre partout. Même si tu vas sur la lune. » Dès le début, il m'a impressionné par sa faculté à penser sa condition, à formuler les choses d'une façon originale et percutante. Ghaith me parle souvent des différences entre l'arabe et le français. Il distille le côté imagé de sa langue maternelle dans sa nouvelle langue. Au-delà de la beauté de la phrase, cela condense leur parcours. Où qu'ils aillent, même si des racines françaises poussent, ils ne pourront pas dissoudre leurs racines syriennes. Aujourd'hui, leur blessure s'est transformée en cicatrice. Le processus est achevé. Une fusion s'est solidifiée.

Que pouvez-vous nous dire de votre rencontre avec Emmanuel ?

Emmanuel a été mon premier contact au sein de l'Université Paris I. En septembre 2015, le programme d'apprentissage intensif du français pour les étudiants réfugiés venait de commencer et il en était le coordinateur. Au plus fort de l'exode syrien tout s'est mis en place dans l'urgence. Lorsque nous nous sommes rencontrés, j'ai senti immédiatement l'intensité de son engagement. Il a remué ciel et terre pour que ces étudiants, un peu particuliers, soient accueillis dans les meilleures conditions possibles. Il a fait en sorte de trouver des logements d'urgence, puis pérennes, à ceux qui étaient à la rue. Il a monté une multitude de projets et de sorties en plus des cours. Il a écouté chaque histoire, essayé de trouver des solutions à chaque problème et a presque toujours réussi. En septembre 2021, il a créé un Diplôme Universitaire Passerelle pour que les étudiants réfugiés ou en exil aient toujours leur place dans cette université. Son énergie et son enthousiasme sont contagieux. Il a insufflé de la vie à ce projet. Il en est devenu l'âme et le représentant. Grâce à lui, ce programme offre bien plus que de simples cours de français. C'est un espace où chaque étudiant, d'où qu'il vienne et quelque soit son histoire, est écouté, considéré et vu dans sa singularité. Il s'est lié d'amitié avec Sara, Ghaith, Hasan et Khairy et a été un véritable « tuteur de résilience » pour eux.



Sara Kontar

Sara vit avec sa mère et son frère jumeau dans un petit appartement du 19ème arrondissement. Au premier abord, Sara paraît timide, presque effacée. Mais son sourire cache une détermination et une volonté sans faille. Sur les conseils de son père, elle suivait des études d'architecture à Latakia puis à Damas. Son arrivée à Paris lui a permis d'envisager autrement la suite de ses études et, huit mois plus tard, elle a réussi le concours de l'école nationale supérieure des Arts Décoratifs. Elle a transformé l'exil en opportunité.

« Etre artiste, en France c'est difficile. En Syrie, c'est impossible ». Brillante et ambitieuse, elle donne tout pour ses études et s'invente un nouveau quotidien avec sa mère et son frère. Même si elle parle très souvent à son père, elle choisit ce qu'elle lui raconte de sa nouvelle vie. « Il y a des choses qu'il ne peut pas comprendre. Il rêve qu'on va rentrer un jour et qu'on va avoir une grande famille. Je ne veux pas lui faire de peine. » Son regard et son discours ont beaucoup évolué. Après avoir cru que les changements qu'elle vivait étaient dus à son âge, elle a réalisé l'importance de ce qu'elle a traversé. Il lui arrive de rêver qu'elle se réveille à Swidaa, dans sa chambre. Sara voudrait s'attacher à sa nouvelle vie.

Hasan Zahra

Après avoir épuisé tous les recours pour éviter le service militaire, Hasan n'avait plus que deux options : prendre les armes avec un groupe opposé au régime ou partir. Il a fait des études d'arts plastiques, de design et d'architecture mais aussi mille petits boulots. Début 2015, il a réussi à vendre sa voiture et quitte Alep avec Mulham, son ami d'enfance. Il a 22 ans et n'a pas d'autre projet que de « sortir » de son pays plongé dans le chaos par la guerre.

Après un périple de trois mois et demi, il réussit à quitter un centre de rétention en Allemagne avant qu'on ne prenne ses empreintes et que la directive de Dublin ne le force à demander l'asile sur place. Il rejoint Paris en stop. Il apprend le français dans le programme d'accueil des réfugiés de la Sorbonne. Ensuite, Il commence des études de cinéma et rêve de fabriquer des effets spéciaux. Il fait tout ce qu'il peut pour s'enraciner ici, malgré les difficultés administratives qui n'ont fait que s'accumuler depuis son arrivée. Il lui aura fallu trois ans pour obtenir le statut de réfugié et recevoir son titre de séjour définitif. Une carte de séjour valable dix ans.

L'exil a été comme une seconde naissance. « Je me sens comme un bébé. Je dois tout apprendre. C'est comme s'il y avait le Hasan français et le Hasan syrien. » Depuis qu'il est arrivé, Hasan a vu toutes ses croyances et tous ses repères remis en question. Il avance à tâtons dans cette nouvelle vie qu'il tente régulièrement de décrire et d'expliquer à sa mère, restée à Alep. Il voit le fossé se creuser entre eux. Son père a été emprisonné pendant près d'un an. Ils ont toujours eu du mal à se parler. Aujourd'hui, Hasan a terminé sa deuxième année aux 3IS, dans la section « Effets spéciaux-3D- Jeux vidéo ». Il cherche, aujourd'hui, du travail dans ce domaine.

Ghaith Alali

Ghaith a tout juste 18 ans lorsqu'il quitte Homs et la Syrie, avec sa soeur, sa mère et sa grand-mère. Après une escale au Caire, il arrive à Roissy début 2016. Il s'installe à Claye-Souilly, dans l'Essonne. Tout de suite, Ghaith a voulu redéfinir les relations familiales. « En Syrie, il y a toujours quelqu'un pour penser à ta place : ton père, tes oncles, tes cousins... Mais depuis que je suis arrivé en France, je vois bien qu'ici ça ne marche pas comme ça. Ils vont devoir l'accepter. Je vais faire mes propres choix et je ne peux plus continuer à vivre avec ma mère. Je l'ai promis à mon père qui est resté à Homs : je vais vivre ma vie. » Sa relation avec son père n'a fait que se compliquer avec le temps.

Partagé entre un amour inconditionnel et le ressentiment de l'avoir vu incapable de protéger sa famille de la guerre, il continue d'entretenir cette relation complexe et essentielle. Ghaith est un jeune homme brillant et sensible. Sa soif d'apprendre et de comprendre le guide dans tout ce qu'il fait. Il est à la fois grave et léger. Après le programme d'accueil des réfugiés, il a continué ses études à la Sorbonne. Il a obtenu une licence d'Economie, Finance et gestion à l'Université Paris 1.

Khairy Eibesh

À Damas, Khairy a commencé la musique très jeune. Il a eu l'occasion de jouer un peu partout dans le pays avec plusieurs formations. À l'adolescence, il se lance dans le hip-hop et participe au premier album officiel de rap en Syrie. « Avant sa sortie, l'album a dû être validé par le gouvernement. Il n'y avait rien dans les textes... » Ses morceaux circulent clandestinement, d'un téléphone à l'autre. Il a vingt ans au début de la révolution et participe aux manifestations. Après un concert au Liban, il apprend qu'il est sur la liste des personnes recherchées par l'armée. Il décide donc de ne pas rentrer. Il s'installe à Beyrouth et travaille comme ingénieur du son. Il y passe deux ans. Il est aussi discret dans la vie qu'extraverti dans ses concerts ou dans ses textes.

En tant qu'artiste, il éprouve un grand sentiment de responsabilité pour son pays d'origine. Il écrit, compose et produit un rap engagé qui témoigne de l'histoire récente de la Syrie et raconte sa vie en exil. Khairy a quitté l'université. Après avoir travaillé comme assistant réalisateur d'émissions de radio, sur RMC, il tente de se professionnaliser. Son travail d'artiste le maintient puissamment lié à la Syrie. Il propose des cours de production Hip Hop en arabe et a participé à la création de plusieurs musiques de film, dont celle de « Même si tu vas sur la lune ».





QU'EST-CE QU'UN RÉFUGIÉ ?

Source : Musée de l'histoire de l'immigration - Mustapha Harzoune, 2022

Un statut récemment codifié

C'est en 1793 que la France révolutionnaire déclare dans sa nouvelle constitution (jamais appliquée) que le peuple français "donne asile aux étrangers bannis de leur patrie pour la cause de la liberté. - Il le refuse aux tyrans".

La Convention de Genève du 28 juillet 1951 définit le réfugié comme étant la personne qui craint "avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques" en cas de retour dans son pays. Un réfugié est donc une personne qui a demandé l'asile dans un pays étranger et qui s'est vu reconnaître la qualité de réfugié. En France, c'est l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (OFPRA) qui instruit les demandes d'asile et reconnaît le cas échéant la qualité de réfugié. Une carte de résident portant la mention « réfugié », valable dix ans et renouvelable de plein droit, est alors délivrée.

La Convention de Genève prévoyait des réserves temporelles ("les événements survenus avant le 1er janvier 1951") et spatiales ("en Europe") à son application. Celles-ci ont été levées par le protocole de New York, ratifié par la France en 1971. Jusqu'à cette date, les personnes reconnues réfugiées en France provenaient donc de pays européens. Avec la levée des réserves, les ressortissants d'autres pays ont pu prétendre à la qualité de réfugié.

Le statut de réfugié n'est pas permanent. Les réfugiés peuvent :

A) Renoncer à leur qualité s'ils estiment ne plus avoir de craintes dans leur pays et devenir résidents étrangers comme les autres en France ;

B) Se voir retirer le statut au terme d'une procédure de cessation (sans perte du droit de résidence en France) ;

C) Être naturalisés et donc ne plus être étrangers en France.

Les principaux pays d'origine des réfugiés

Le nombre de premiers titres de séjour délivrés pour motif de « Réfugié et apatride » s'élevait à 13 656 en 2015, 17 349 en 2016, 21 139 en 2017, 19 245 en 2018 et, donnée provisoire, 20 314 en 2019, (Source : Agdref – DSED). En 2019, 308 600 personnes étaient placées sous la protection de l'Ofpra. L'Asie se trouve en première place (122 993 personnes soit 39,9 % de ces personnes). Elle est suivie par l'Afrique (111 218 personnes), l'Europe (66 921 personnes) et les Amériques (5 930 personnes).

Les réfugiés dans le monde

Selon le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés, à la fin de l'année 2020, il y avait 82,4 millions de personnes déracinées du fait de guerres, de conflits ou de persécutions. On dénombrait parmi elles 26,4 millions de réfugiés, 4,1 millions de demandeurs d'asile en attente de l'examen de leur dossier, et 48 millions de déplacés "internes" dans leur propre pays (non comptabilisés comme migrants).

Origines et pays d'accueil des réfugiés en 2020

En 2020, les deux tiers des réfugiés mondiaux sont originaires de seulement 5 pays : la Syrie, le Venezuela, l'Afghanistan, le Soudan du Sud et la Birmanie. La Turquie est le pays qui accueille le plus grand nombre de réfugiés (près de 4 millions), suivie de la Colombie, terre de refuge de près de 2 millions de Vénézuéliens, de l'Ouganda (1,5 million), du Pakistan (1,4 million) et de l'Allemagne (1,2 million de réfugiés). En valeur absolue, l'Allemagne est le seul pays européen à faire partie des 10 pays du monde accueillant le plus de réfugiés. En matière d'asile, richesse et solidarité ne font pas bon ménage... Non seulement les pays les plus pauvres accueillent le plus de réfugiés en valeur absolue (4 réfugiés sur 5, soit 80 %) mais aussi comparé à la taille de leur économie.





BIOGRAPHIE

LAURENT RODRIGUEZ

Après des études de son, Laurent Rodriguez commence son parcours sur les tournages de fictions et de documentaires.

Ingénieur du son, il participe à de nombreux projets pour la télévision et le cinéma. Depuis une dizaine d'années, il se consacre à la réalisation.

En 2016, il se lance dans l'écriture et la réalisation de son premier film documentaire «*Même si tu vas sur la Lune*».



AVEC

Sara Kontar
Ghaith Alali
Khairy Eibesh
Hasan Zahra
Emmanuel Charrier

Liste technique

Réalisateur	Laurent Rodriguez
Image	Laurent Rodriguez
Montage	Delphine Rodriguez Lorenzi
Musique originale	Mohamed Najem, Jundi Majhul
Animation	Sara Kontar
Mixage	Matthieu Langlet
Étalonnage	Caïque De Souza
Post-production	Saya

Une co-production Les Beaux Docs - Ego Productions

MÊME SI TU VAS SUR LA LUNE

UN FILM DE
LAURENT RODRIGUEZ



(+33) 1 88 33 86 97

19 avenue Franklin D. Roosevelt
75008 Paris (France)

contact@moonlight-distribution.com

AVEC SARA KONTAR, GAÏTH ALALI, KHAIRY EIBESH, HASAN ZAHRA ET EMMANUEL CHARRIER. MONTAGE: DELPHINE RODRIGUEZ LORENZI. PRODUIT PAR OLIVIER WŁODARCZYK. IMAGE: LAURENT RODRIGUEZ.
MUSIQUE: MOHAMED NADEM ET JUNDI MAJHUL. ANIMATION: SARA KONTAR. MIXAGE: MATTHIEU LANGLET. ÉTALONNAGE: CAÏQUE DE SOUZA. DIRECTRICE DE DÉVELOPPEMENT: ANNE HIRSCH. DIRECTRICE DE PRODUCTION: CAROLE SCHMIERER.
CHARGÉ DE PRODUCTION: ANTOINE DABIN. POST-PRODUCTION: SAYA. UNE PRODUCTION: LES BEAUX DOCS ET EGO PRODUCTIONS AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS AVEC LE SOUTIEN DU CNC.
ET DE LA PROCIREP ANGOA AVEC LE SOUTIEN DE LA FONDATION PANTHÉON-SORBONNE DE L'UNIVERSITÉ PARIS I PANTHÉON-SORBONNE DU RÉSEAU MENS ET DE LA DIAIR. DISTRIBUÉ PAR MOONLIGHT FILMS DISTRIBUTION.